

**Une journée nous sépare,
Tu es le tout petit matin,
Je suis la tombée du jour...**

Yves Montand

6 janvier 2011

Dennis,

Tu es né le 6 novembre 2010, tu as deux mois aujourd'hui...

Je suis né le 19 mai 1946 ... 766 échéances mensuelles de plus que toi.

J'ai tellement de choses à te dire que je n'aurai pas le temps. Alors je vais les écrire en attendant que tu puisses les lire.

Pour le moment tu es muet, tu me regardes sans me voir, tu as les yeux noirs de ta maman avec une petite coquetterie qui me charme. Tes yeux qui naviguent au hasard me fixent un instant, m'échappent de nouveau. Notre tout premier contact. Moi je te vois, te regarde, te contemple, te « bade » comme on dit dans le Sud-Ouest. Tu es mon miroir, aussi je me vois dans toi. Tu es ma psyché, tout s'y reflète, mon histoire passée, notre présent, l'esquisse de ton avenir. Petit être inconnu, tu m'es déjà familier.

Revenons au 5 novembre à Tamatave, *Toamasina* en malgache. Ta maman Lisa commence à avoir mal au ventre mais la clinique prévue pour son accouchement est fermée la nuit... Nous nous rendons d'urgence dans une maternité du quartier Ankirihiry. Le temps d'aller à la pharmacie de garde pour y acheter du coton et de l'alcool, je reviens quelques minutes plus tard et entre dans la salle d'accouchement. Tu m'attends, posé sur une table, emmaillotté, la peau jaune citron. Je dis à ta mère : « C'est un Chinois, non ? » Tu as simplement l'ictère du nourrisson. J'apprends que tu pèses 2,6 kg. Petit bout d'homme, tu commences déjà à me surprendre.

Je ne suis pas un sorcier mais comme j'aime le dire à mes amis, je suis un *Blanc d'Afrique*. Tu sauras un jour pourquoi. Moi, le marabout blanc imprégné de son long périple sur le Grand Continent, je crois un peu à la magie africaine...

Ton papa est né de mère française et de père suisse. Tu es donc franco-helvético-malgache, te voilà fixé. Race : humaine. Ethnie : métis du monde entier comme ton papa.

Ta maman est née à Fianarantsoa. Je l'ai rencontrée ici. Je crois savoir que nous nous aimons mais je suis sûr que nous t'aimons parce que nous te voulions. En fait nous nous voulions tous, ta maman, moi et toi. Cela n'a rien de compliqué, c'est la vie. En revanche, ne me demande jamais : « C'est quoi la vie ? » Ce serait trop compliqué de te répondre.

À part te regarder, penser à toi quand je ne te vois pas, te rêver quand je dors, je vis quand même, une vie que je te livrerai par bribes et dans le désordre. Je lis beaucoup. Je t'informerai un jour de mes lectures, te guiderai, te conseillerai sans t'imposer. J'espère que les tiennes auront comme pour moi un lien avec ta construction. J'ai commencé à écrire assez tôt de la poésie nommée « poaimes », des nouvelles imprégnées d'amour et de mort. Puis *Le journal d'un pion* dont j'avais envoyé le manuscrit à Monsieur Maurice Nadeau. Ce dernier m'a répondu de sa propre main en m'encourageant. Il pressentait les prémices d'une écriture stylée, pleine de sens, de profondeur. Tout pour être édité. Après avoir relu ma copie, je n'ai pas eu le temps de poursuivre l'ouvrage, hélas ! Il s'agissait d'une compilation d'états d'âme sans grand intérêt, fortement inspirée du *Journal* de Franz Kafka, le chef-d'œuvre que je ne tenterai plus d'imiter. Je suis à la retraite depuis huit ans. Au départ, j'étais enseignant après avoir hésité entre l'hôtellerie - mon côté suisse - et l'éducation que le hasard d'études littéraires en France m'inspirait. J'ai finalement dévié de la voie de garage grâce à la piste africaine, mon salut.

Il y a quand même eu un début. Un jour j'ai eu le bac Philo, première attirance, premier amour depuis la seconde, premier article dans la revue lycéenne sur *Huis Clos* de Sartre que mon professeur m'avait confié. J'avais tout lu de lui, ses romans, son théâtre, sa philo en passant par *L'Être et le Néant*, un peu plus rugueux. J'avais tiré de ses œuvres mes valeurs sûres. J'en ai conservé certaines que je te ferai découvrir : la mauvaise foi, l'esprit de sérieux, la nausée... À vrai dire, j'étais existentialiste avant de le savoir et

me réjouis encore de cette expérience. Toi aussi, tu seras un homme libre au sens sartrien (« condamné à être libre »), comme il définissait une liberté assumée. Avant de passer ce fameux baccalauréat, composé de deux parties dans les années soixante, j'avais un peu traîné en classe de seconde à cause des mathématiques... Pas d'allergie mais une totale indifférence compensée par la lecture de romans et d'histoire de la philosophie. Au fil de mes nombreuses lectures précoces, j'ai toujours eu un penchant pour tous ceux qui te font ressentir l'« absurdité » de l'existence, la fureur, la douceur et la douleur de vivre, toutes les limites de nos connaissances et celle du savoir qui engendre la réserve. Point de réserve ni de limite cependant en littérature dont tu apprécieras l'immensité en parcourant les œuvres théâtrales de Beckett, Pirandello, Ionesco jusqu'à celle de Sartre. Camus te commentera *Le Mythe de Sisyphe*, une autre clef indispensable à l'ouverture d'une porte supplémentaire du dédale littéraire. Le *Ulysse* de James Joyce t'aidera à te repérer dans ce vaste labyrinthe, même si tu y mets du temps...

Avant même de me plonger dans ce que l'on nomme de façon simpliste « littérature de l'absurde », j'ai souvent évoqué, au tout début de l'adolescence, ce rapport à la remise en question de nos actes, à leur réelle pertinence. Cette relativité surgit du questionnement qui foisonne dès cet âge, les « Pourquoi ? À quoi ça sert ? Quelle utilité ? À quoi bon ? » J'en avais bricolé une philosophie à ma sauce, dominée par le doute permanent, l'« Aquoibonisme », qui serait le terreau dans lequel germeraient mes idées d'adoption. Un peu plus tard, avec mon ami Riri dont l'indéfectible amitié perdure à ce jour, nous avons essayé de mettre en forme notre pratique existentielle en créant les « borhismes », un néologisme tiré d'aphorisme = « affreux-orisme », d'où son contraire « beau-risme ». Tout ce qui n'est pas beau n'est pas forcément laid car la laideur est la pupille de la beauté. Nous avons noirci des cahiers - hélas perdus - de sentences de cet acabit, de tentatives inconscientes d'écriture automatique, de perles surréalistes sans le savoir.

Plus tard j'ai avalé l'œuvre de Guy Debord comme un glouton, des portions de Régis Debray comme un gourmand, des morceaux de Kierkegaard comme un gourmet, avec une bouchée d'Érasme au dessert, éclectisme oblige. Tu comprendras comment tout cela te forge l'ouverture d'esprit, comment tu vas mieux à l'essentiel tout en aiguisant ton appétit de connaissances.

J'aurai le temps, j'espère, de te préparer une bibliothèque où tu trouveras mes amours de jeunesse, Sartre, Genet, Camus, Vian, Huysmans, Artaud - j'aurais bien aimé le nommer Antonin ! Tu liras aussi Beckett, Greene, Joyce, Salinger puis Kerouac, Bukowski, des rencontres disparates et nécessaires faites pendant et après mes études d'anglais. J'ai eu le coup de foudre pour Alberto Moravia que j'ai eu la chance de **vraiment** trouver sur ma route - je t'en reparlerai - et un fort penchant pour la littérature italienne des Buzzati, Pavese, Pirandello. Tu continueras par mes amitiés récentes mais pas pour autant fugitives, Delerm, Beigbeder, Nothomb, Houellebecq - un cas que je présenterai à part. En final, surgiront des perles moins prolixes mais d'une finesse incomparable, Giraudeau, Bohringer dont je viens de lire le troisième bijou, *L'ultime conviction du désir*, succession de phrases fulgurantes, de mots-météorites qui explosent en se percutant pour renaître aussitôt en une lancinante mélodie sur l'Afrique... Lui aussi est un *Blanc d'Afrique*, un grand !

Je les aime tous et d'autres encore que nous aborderons ensemble si tu le veux. Seras-tu un littéraire, toi aussi ? Te dire que je le souhaite serait un doux euphémisme ; te dire que je le veux serait de la manipulation ; te dire que je m'en moque serait un fieffé mensonge...

7 janvier 2011

En musique, j'ai vite éprouvé de la passion pour le jazz, sûrement pas par influence du milieu familial. Ton grand-père était plutôt violon-bal musette, ta grand-mère chansons d'amour, le grand Tino Rossi. Normal pour leur génération. Pourquoi mon coup de cœur pour le jazz ? Le lien fabuleux entre cette musique afro-américaine et la France, découverte vers l'âge de 14 ans grâce à Louis Armstrong, Duke Ellington, Sidney Bechet au début. Il y eut aussi la convergence d'une certaine littérature avec cette musique considérée par certains comme une « musique de sauvages », à travers la vie et l'œuvre du grand Monsieur Boris Vian. Je reviendrai sur ce phénomène unique, cette icône qui n'est pas restée un simple amour de jeunesse, à lire et à écouter encore et toujours.

À la fac de Toulouse, grâce à une rencontre à Montauban avec Hugues Panassié, « le pape du jazz » en France, devenu membre actif du Hot Club de France, j'ai participé à l'organisation de concerts locaux. Je n'étais pas peu fier de transporter Memphis Slim ou John Lee Hooker dans la Simca 1000 de mon père, d'emmener le groupe « *Art Ensemble of Chicago* » dans

une gargote manouche, de subir ce choc des cultures musicales, de déguster l'ambiance de volupté et de tripes qui se nouent. Ma culture jazzistique s'est ensuite enrichie de belles découvertes, Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Sony Rollins. Mais elle a aussi marqué ma rupture avec Panassié qui considérait que le jazz moderne n'était pas du jazz authentique. Pauvre hérétique que j'étais devenu...

Tout a une fin. Les deux dernières années de mes études ont accouché d'un mémoire, sous forme de petite thèse, sur l'évolution de cette musique mise en parallèle avec celle du mouvement social noir aux USA. Elle fut baptisée « *Jazz it up !* ». J'en ai retrouvé le thème principal dans l'ouvrage de Philippe Comolli, *Free jazz Black power*, au moment où je préparais la traduction de mon travail en français. Dur, dur, voire très dur... L'épreuve passée, j'ai vite tourné la page.

8 janvier

De la musique, j'en ai eu besoin très jeune, de l'humour aussi. Vers l'âge de douze ans, je n'avais que la radio. Les premières sonorités nous parvenaient d'outre-Atlantique, complétées par la verve de nos chansonniers remplacés plus tard par des humoristes, de Pierre Dac à Desproges puis Coluche et ses héritiers. Si la station *Rire et chansons* avait existé, elle aurait été ma favorite. J'y écoute en France celui que je relis ici, le complice Pierre Desproges. Et de vieilles cassettes des *Grosses têtes* avec le meilleur des Martin, Yanne, Kersauson, les enfants gouailleurs et créatifs de Pierre Dac, Francis Blanche. Bref ! Après les années yé-yé, le vrai rock nous a investis, de Bo Diddley, Jerry Lee Lewis à Bob Dylan, Presley, Brown, suivis en France de la vague multiforme des mauvais adaptateurs comme l'exécrable Dick Rivers, mais aussi de meilleurs interprètes, Eddy, Johnny et de la déferlante anglo-saxonne, The Beatles, The Rolling Stones, The Doors, The Animals, Status Quo... Il y a de nos jours de bons musiciens qui sont la synthèse de tout cela. Je ne parle pas de ceux qui s'adonnent au rap, mélange de rythme répétitif et de paroles assommantes de connerie, mais des créatifs, Thomas Dutronc, digne héritier de son père, avec en plus cette magnifique tonalité de jazz manouche, les Chédid... On en parlera peut-être. En parallèle avec blues, jazz et rock, il y a eu - et il y aura toujours - celui qui a irrigué ma génération d'un flot de chansons où se conjuguent poésie et humour, satire sociale et un amour libertaire de la vie : Georges Brassens, le grand Jo. Je te le ferai découvrir car c'est, contrairement à la majorité, un

immortel, celui pour qui j'éprouverai toujours un indéfectible respect mâtiné d'amitié, un vrai copain d'abord.

Toi, tu es ma « petite marguerite » tombée du ciel en fleur, et sûrement pas du bréviaire d'un curé !

9 janvier

J'ai rechargé la batterie de la caméra, et j'arrive à filmer ton premier sourire, pas encore vraiment volontaire, mais tellement touchant avec une petite fossette à droite de la lèvre supérieure. Sinon, depuis le jour de ta naissance, des tas de photos qui se ressemblent un peu forcément, vu ta position allongée, mais nous les aimons toutes.

J'ai toujours eu une prédilection pour la photographie ; je me souviens encore de mon premier Kodak, genre boîte carrée, et du premier Leica offert par mon père – il avait dû boire ce jour-là... J'ironise, parce qu'il n'était pas un papa-cadeau.

Ensuite mon premier labo photo, noir et blanc bien sûr, à Sassandra, mon premier poste de coopérant en Côte d'Ivoire, en 1972, la découverte de cette Afrique que je pressentais, intuition bizarre, comme une terre de révélation, premier positif de tous mes négatifs, début de cette longue piste qui m'a dirigé vers Madagascar, fin de périple, début d'une vie nouvelle, grâce à vous, ta maman et toi, ma renaissance.

Des images par milliers, comme des repères, un substrat d'émotions qui me hantent encore, la pêche, la chasse, la brousse, où même le travail se transforme en loisir. Je te raconterai justement comment j'ai eu la chance de mêler profession et plaisir et d'échapper ainsi à la routine.

Jeune professeur, j'ai eu l'opportunité d'effectuer mes obligations militaires au titre de la Coopération française dès 1972 : deux ans de militaire sans uniforme ni caserne, mais avec le pécule du soldat ; ensuite, la possibilité de poursuivre avec un contrat à titre civil que j'ai interrompu... en 1995. Prof débutant en Côte d'Ivoire, certifié au Maroc, attaché linguistique en Guinée Conakry, inspecteur primaire au Cameroun, que je quitte pour effectuer un bref séjour en métropole, pour enfin repartir comme directeur d'Alliance à Korhogo en terre ivoirienne ! La boucle est bouclée, selon l'expression consacrée, pour ce passage en terre africaine, continent magique qui n'a pas pu échapper à la démesure de ses nombreux gouvernants vaniteux et

cupides.

L'exemple de la RCI aujourd'hui est flagrant : de vitrine, de pays phare de l'Afrique de l'Ouest, guidée par un Sage africain, Monsieur Houphouët-Boigny, elle s'est transformée en champ de bataille pour les partisans de la bêtise et de la violence gratuite d'un usurpateur nommé Gbagbo. Face à ce spectacle de déchéance qui dure depuis dix ans, l'indignation, la colère ne peuvent rien pour ce peuple qui souffre à cause de ce triste sire dont la mauvaise foi se conjugue avec l'ego vaniteux d'un incompetent, sans parler de son égérie, sa femme Simone, l'immonde créatrice de commandos xénophobes et sanguinaires. Beau, merveilleux pays que je pleure, je suis obligé de te quitter en 2002, laissant aux rebelles la « case » (=maison) destinée à ma retraite, abandonnant des amis que je ne reverrai jamais plus, triste de toi pour toujours.

J'ai encore beaucoup de lignes à t'écrire sur l'Afrique... et sur la France, moins chaleureuse, vraisemblablement. Je vais te donner l'exemple d'une salle des professeurs, à la rentrée scolaire, souvenir griffonné pendant la récréation où je restais dans ma salle de classe...

Hantise de la salle des professeurs, un matin d'hiver à sept heures et demie, où on déboule après trente minutes de voiture, à travers le brouillard obscur de la vallée de la Garonne, au milieu de zombies encartablés-attachés, le dos courbé par la lourde tâche pédagogique qui les menace, face à la violence muette de ces panneaux de syndicats qui incitent à la prochaine grève – celle qu'on sait pas pourquoimais qu'on connaît déjà la date... Comment ne pas se sentir différent, dis-moi ?

Les fameuses rencontres « parents-professeurs » où s'affrontent dans une indicible non-communication des parents persuadés d'avoir enfanté des petits génies et celui qui ne peut s'empêcher de comparer la tare de ses disciples à celle de leurs géniteurs.

La fête de fin d'année où on célèbre pêle-mêle les départs à la retraite, retraçant dans un discours triste, le morne parcours d'une longue carrière – trente-sept ans dans le même établissement, mesurez l'héroïsme !

Les départs tout court, un voyage de trente kilomètres pour une mutation dans un lycée, toujours perçue avec une pointe de jalousie, ou, plus rare, vers un DOM-TOM où on regarde le condamné-à-bouger comme

irrémédiablement perdu, le tout arrosé de mousseux acidulé servi dans des gobelets en plastique.

Prof, beau métier ? Oui, à condition de peaufiner la notion... ou d'avoir la vocation. Ce qui, à la réflexion, a été mon cas.

20 janvier

Je t'ai abandonné (seulement dans notre aventure écrite) pour des raisons un peu tristes.

Mon ami Grégoire Blanc est décédé sans crier gare. Son épouse Éliane me l'a annoncé, hier matin, alors que la veille il se remettait d'un petit malaise cardiaque. Il est parti, ce frangin de trente ans, et toi tu arrives ; je ne peux m'empêcher d'associer sa mort à ta naissance : sans lui et sa femme, tu ne serais pas parmi nous, car c'est grâce à eux que je suis venu à Tamatave. Encore un exemple de ces tropismes de la vie. Je pense aussitôt au *Hasard et la Nécessité*, ce livre de Jacques Monod (1970) que je n'ai pas lu : le titre à lui seul a sa charge sémantique, et je ne comprendrais sûrement pas ce traité de philosophie de la biologie ! Mais j'aime la polyphonie/polysémie des mots : c'est en lisant que tu découvriras cette symphonie qui change de registre et de sens selon l'auteur.

Un autre exemple pour le mot « hasard », cette phrase de Bernard Giraudeau : « J'aime le hasard comme la lumière » (*Les Dames de nage*), on est loin de la définition, mais quelle beauté, quelle fluidité... tu partiras à la rencontre de ce navigateur précoce, qui lui aussi a adoré l'Afrique.

Tu trouveras la poésie à la croisée des océans.

24 janvier

Ton premier babil engendre notre première conversation, faite de « gueu », « areu », et autres onomatopées, qui sont pour moi un vrai discours, le tout associé à la gestuelle d'un farouche combattant : tu gesticules comme un forcené pour appuyer ton expression, tu grimaces et tu souris ; une fois de plus, *je te bade* !

25 janvier

Encore une « première » : tu essaies de sucer ton pouce... mais tu n'y arrives pas, car, d'un geste maladroit, ton poing encore fermé cherche ta bouche,

ton index tendu n'atteint qu'un œil... effort vain pour le moment. Il va falloir que je relise Freud... ou Dolto.

Maman a mis du rap sur sa chaîne, je pars vite dans le jardin regarder mon hibiscus ; je suis carrément allergique à cette pseudo-musique. Le « ravinala », appelé « l'arbre du voyageur », pousse peu à peu ; dommage, nous allons bientôt déménager pour une maison plus spacieuse. Consolation : là-bas il y a des cocotiers ; maman me fera du « poulet coco », un délicieux plat malgache, que j'ai déjà goûté dans mon périple africain, avec le fameux « poulet bicyclette » ! Je ne peux pas manger du riz tous les jours, comme ta mère, mais j'apprécie la cuisine locale, avec des saveurs mêlées de piment et de gingembre, leurs fragrances humées avec délectation, avec des couleurs d'ambre et de lumière : ainsi naît l'appétit.

Tu vas sûrement t'étonner, en me lisant, en me découvrant, d'une manière quelque peu abrupte, de t'entretenir de sujets aussi variés, du futile à l'essentiel. Je te répondrai simplement que mon seul objectif est de te dire « la » vérité, « ma » vérité, bien sûr. Je te parlerai de moi, pas forcément en bien, du monde dans lequel je t'oblige à vivre, que l'homme, devenu un être civilisé, essaye d'améliorer en faisant exactement le contraire, de la beauté des choses, qui peuvent être cruellement repoussantes, de ce que je voudrais que tu sois, mais que je ne t'imposerai jamais. Un point fondamental à noter : j'ai toujours vécu « sans ratures », je n'ai jamais fait de brouillon avant l'action, je crois que j'ai réfléchi... après, mais sans regretter quoi que ce soit, sans spéculer sur d'éventuels possibles, sans rêver d'imaginaires passés : fils, vis au présent, aujourd'hui, fais tien le *carpe diem* au sens littéral du latin « Prends le jour », valeur sûre par rapport à un passé clos et à un avenir à peine palpable.

Un de mes messages récurrents, tu verras, pour simplifier : la vie a été, est, sera, belle ; elle est brève, aussi, donc à déguster avec volupté chaque jour, chaque heure... sans indigestion, sans être jamais rassasié.

Tu n'as encore que deux mois et trois semaines (précision suisse), tu as déjà un comportement d'épicurien (concept plus strict qu'on ne le pense), entre joie et larmes, tu distilles chaque instant de ta jeune existence, bonheur que je partage avec toi, futur sybarite, que ta mère pressent, sans l'exprimer, mais son regard ne ment pas. Son regard : elle ne voit plus que toi ; je ne compte plus, j'ai droit à une attention polie, presque déférente, tu me fais

ombrage ; j'aurais presque le droit d'être jaloux : tu as droit à tous les bisous, les câlins, je ramasse les miettes !

Juste pour te rendre compte de cette confusion des sentiments, dont ma première approche fut celle décrite par Stefan Zweig : tu imagines l'impact d'un petit bout d'homme comme toi dans une vie de couple ? Je t'aime, élément perturbateur, tu es mon intrus préféré, tu es, tu comprendras plus tard pourquoi, ma résurrection.

Il est vrai que je prends un réel plaisir à t'écrire, à nous décrire, à conjuguer mon passé à ton avenir, te sentir, te ressentir ; tu seras, sans doute, ma dernière émotion.

30 janvier

Dimanche après-midi, tu vas avec ta maman chez son frère, faire le « balawas » (baratin) dominical : on papote en famille, on tchatche, on parle de tout et surtout de rien, une vieille tradition, à mon avis pas seulement malgache. Seul à la maison, je me chope un vieux coup de blues, de spleen, de - en français - nostalgie, non, déprime non plus, vague à l'âme, non, vraiment *blues* me colle davantage à la peau, c'est plus jazz, c'est plus moi. Alors ? Accouche, papa ! D'abord, je bois un coup de rouge !

Je pense à Grégoire, je pense à sa mort récente et, merde, je pense à la mienne : pas envie de partir, pas encore, je veux rester avec toi, avec vous, pas une question d'âge mais de volonté, de désir farouche d'assister à la croissance de mon petit bout d'homme, à la concrétisation de ce que je pressens en toi. Hier soir, des amis sont passés, un couple dont la femme est pratiquante, pour elle tu es « un don de Dieu, fils du Christ », je lui réponds que, comme je suis un mécréant, un agnostique, tu es notre enfant, notre chair, sans lien avec eux, puisque leur dieu est une légende, une création humaine. Tu te feras une opinion, puisque ta maman est croyante, mieux (façon de parler !) elle est plutôt côté Témoins de Jéhovah, une secte, ne te laisse pas embobiner, sois vigilant !... Avertissement ou conseil que je renouvellerai sans cesse : conserve à jamais ta liberté de penser et de t'exprimer comme bon te semble, comme le chante l'Anglais Sting (soixante ans) que j'écoute depuis l'adolescence : « Be yourself, no matter what they say ! » dans *An Englishman in New York*.

Je passe au divertissement de masse : la télé ; rien de plus abrutissant, rien de plus nécessaire, ici en particulier, à dix mille kilomètres d'où je suis né.

Quand tu liras ces lignes, je ne sais pas ce que sera le monde audiovisuel, tu compareras. En ce début de deuxième décennie du XXI^e siècle, je vais te résumer : on prend simplement les téléspectateurs pour des abrutis cérébraux, des simplets qui gobent tout, on résume l'information à du gavage d'oies (la tradition gasconne, c'est autre chose), bref, nous n'avons pas le choix : j'éteins la télé.

J'oublierai le journal télévisé pendant quelque temps. Après, c'est le dilemme entre un film qui est déjà passé moult fois, un reportage fabriqué de toutes pièces ou l'entretien avec une personnalité politique tellement visqueuse que l'écran en devient gluant...

5 février

Surprise du jour, alors que nous jouons avec toi, ton premier rire, par deux fois ! Je saute sur la caméra pour garder ce moment d'exception : tu décides de ne pas recommencer...

6 février

Avec ta maman, nous avons décidé de marquer, au cours de ta première année, ton anniversaire mensuel. Aujourd'hui, tu as donc trois mois. Nous ne partagerons pas notre joie fugace d'hier : des sourires, mais pas d'éclats de rire, dommage, ça m'avait collé des frissons d'émotion !

Depuis fin janvier, des tas d'évènements se produisent, en se bousculant, sur notre Terre (*Salut les Terriens !* merci M. Ardisson pour l'émission du même nom qui nous rafraîchit). Une révolution aboutie en Tunisie, avec l'éviction du président Ben Ali (tu reliras l'Histoire) après une vingtaine d'années de pouvoir familial sordide. Une révolution, pour le moment avortée, en Égypte, le dictateur Moubarak devrait quitter à terme un pouvoir trentenaire de peur et de sévices infligés au peuple par une police corrompue. Peut-être vont-elles susciter d'autres révolutions dans d'autres pays arabes... ? La Libye, par exemple, je le souhaite vivement.

Je ne peux te conseiller que de lire et relire l'Histoire, ses répétitions et ses rebondissements, tu comprendras mieux ce monde dans lequel tu essaieras de t'épanouir, tout en te questionnant (d'où la nécessité de la philo) et en buvant goulûment d'autres expériences à travers tes lectures-plaisir.

Tu tenteras de comprendre, comme moi, comment des démocraties occidentales ou américaines ont pu soutenir ces ordures (je ne vois pas d'autre mot) pendant si longtemps, ajoutant la lâcheté à l'hypocrisie, mais sans jamais oublier leurs intérêts propres (sales ?).

Tu te poseras aussi des questions sur la gestion du pays où tu vivras, sur la sublime incompétence de ses dirigeants, sur leur égoïste cupidité, leur stupide vanité : tout cela participe aussi à l'inanité de certains moments incontournables de ta vie. Après la rage, le bonheur.

Je pense souvent à mon Afrique qui a été, est, et sera encore longtemps, le souffre-douleur de ces tyrans gloutons qui ne lâchent jamais le pouvoir : la notion de démocratie, au sens grec du terme, te paraîtra ainsi bien précaire.

Mais je souhaite aussi et surtout que tu puisses, tout comme ton papa, trouver la beauté qui se cache sous les immondices, la vie bafouée par la mort, la richesse spirituelle occultée par la pauvreté matérielle. Je suis toujours subjugué par ces images de visages africains hilares au milieu d'un tourbillon d'atrocités, le vrai visage de l'Afrique, ou plutôt, son masque.

Le masque de l'Afrique

Du génocide du Rwanda aux mutilations de Sierra Leone, nos médias accablent l'Afrique d'images de souffrances ; elles ne sont, après tout, que le reflet de joutes ethniques toujours fratricides, stéréotypes de guerre. Mais même en temps de paix, le calvaire continue, résultat inéluctable de la fatalité. Un reportage récent sur l'hôpital de Donka, à Conakry, fait état d'une mort qui terrasse au quotidien ceux qui ne peuvent pas payer leurs soins à l'avance.

Ces « damnés de la terre », dont Frantz Fanon conjurait l'éternelle peine, ne sont-ils donc voués qu'au malheur ? L'Afrique est-elle devenue désormais la vitrine de l'insoutenable cruauté d'êtres dépourvus d'humanité ? Ne l'a-t-on pas affublée d'un masque répugnant qui cache son vrai visage ? L'Afrique du sang et de la torture a-t-elle vraiment remplacé celle des couleurs et de la joie de vivre ?

Cet engouement pour une vision hyperréaliste de la décrépitude humaine fait peur. Une peur qui engendre progressivement le dégoût et la haine, le

rejet d'une culture qui, soudain, nous paraît non seulement étrange mais étrangère, si loin de notre concept de civilisation : « l'état sauvage » que Georges Conchon avait seulement associé aux manigances politiques d'une démocratie balbutiante deviendrait hégémonique sur le continent noir. Pour un Européen qui a passé plus de la moitié de sa vie en terre africaine, ce portrait que l'on brosse du Vieux Continent devient insupportable tant il fait mal.

Il fait mal parce que la richesse culturelle de tous ces peuples est occultée.

Il fait mal parce que l'intérêt que le Nord portait au Sud était stratégique et que sa lâche désaffection est flagrante.

Il fait mal parce que vécue de l'intérieur, l'Afrique est autre, elle ne peut être réductible à ce seul constat d'échec. La vie y domine la mort, la joie sublime la tristesse, le linceul dont on l'habille volontiers ne peut cacher les couleurs chatoyantes des vêtements de fête.

Il fait mal parce que tout simplement il n'est pas authentique.

Ôtons à l'Afrique ce masque qui la défigure. Retrouvons son visage de beauté noire, celui dont elle a le droit d'être fière.

Laissons aux thuriféraires de la mort le loisir de se délecter de leur sale passion et d'en assumer la responsabilité.

Exhortons tous ceux qui l'aiment, ses enfants comme ses fils d'adoption, à l'aider à se débarrasser de ces oripeaux. Elle en sortira encore plus belle, de cette beauté vive qui rend jaloux.

(Article rédigé dans le journal que j'avais créé lorsque j'étais directeur de l'Alliance française de Korhogo - Côte d'Ivoire : Le Griot des Savanes.)

Je reviens sur une phrase de Bernard G., relevée dans le roman déjà cité, page 246 :

« Ce qu'on écrit est déjà écrit. Nous sommes des chairs fermées,

crispées sur nos amours, nos souffrances, nous écrivons à l'enfant que nous sommes, qui crie dans le noir et à qui personne ne répond. »

Tu verras, au fil de tes lectures, tu rencontreras dans des passages fulgurants, comme celui-ci, l'expression limpide de ce que tu ressens de façon imprécise lorsque se dévide l'écheveau tumultueux de tes pensées, bijou offert dans son écrin de soie.

Précisément, cet enfant à qui j'écris, c'est moi à travers toi, et toi seul, je pense, pourras répondre à ce cri de détresse, à ce hurlement de bonheur ; cet amalgame imprécis de confusion des sentiments te troublera peut-être un jour.

15 février

Ces jours-ci, nous ne lisons pas l'Histoire, nous la vivons à l'étranger, avec cette bataille pour la démocratie, réussie pour la Tunisie et, comme je le souhaitais et le pressentais, pour l'Égypte, mais probablement sanglante en Libye, avec ce fou furieux de Kadhafi, que seuls les USA ont réussi à déstabiliser une fois... en le bombardant ! Ce qui ne l'a pas empêché de régner en dictateur absolu, durant 42 ans, sur un peuple soumis à la violence sanguinaire de ses sbires, ses mercenaires.

En France, la situation actuelle, à un peu plus d'un an des élections présidentielles, est plutôt du genre tragi-comique ; je t'explique.

Tragique, à mes yeux, parce que je ne vois *aucun* homme politique, toutes tendances confondues, ayant la stature d'un vrai président. L'actuel « chef » de l'État, pour qui j'ai eu le tort de voter en 2007, m'a déçu par des maladresses grotesques : le choix de ses ministres, au fil de remaniements inutiles, un comportement d'un égoïsme surprenant, tant dans le domaine politique que privé. Ce monsieur ne préside pas, il *régit* et, faute grave à mes yeux, sa culture et son langage ne sont vraiment pas dignes de sa fonction ; bref, je ne revoterai pas pour lui : sa vanité me sature - aujourd'hui, on dirait « me gave » ! - avec un corollaire bien gênant : par qui le remplacer ? La *commedia dell'arte* règne tout autour, d'un extrême à l'autre, à droite comme à gauche, en passant par un insaisissable vide au centre : il faut se satisfaire de cette gigantesque pantalonnade de bouffons multicolores, personnages grotesques malgré eux.

6 mars

Quatrième anniversaire... mensuel, quatrième mois de fréquentation quotidienne, avec ton changement de chaque jour, les sobriquets dont t'affublent tes parents, leurs amis : « petitoun », « toutoun », ton côté bébé, bouddha, vu ton visage parfois impassible et distant, voire sumo, comme tu es bien boudiné... bref, ton « paraître », déjà évolutif. Le matin, lorsque tu as déjeuné, pris « ton sakafou » - ton repas - comme dit maman, fait tes ablutions, tu me rejoins dans le grand lit parental, pour un véritable concert : ton discours se transforme en musique, stridence des cris, ponctuée par une lancinante mélodie monocorde, reprise par des sons gutturaux... étrange symphonie qui percute un réveil parfois difficile : je n'ai plus l'habitude de profiter du petit matin, mais je reste sous le charme dans un demi-sommeil. Je scrute chaque tic, chaque expression : une vraie panoplie dont je ne me lasse pas ; j'ai tout mon temps, et je suis là pour te le consacrer, ce que je n'ai pas pu faire avec ton grand frère. Loys, ton demi-frère -je hais ce mot- que j'ai vu pousser par bribes, à cause de l'éloignement dû au travail, dont j'ai raté l'adolescence (par ma faute), qui m'échappe complètement à l'âge adulte et qui me manque chaque jour.

Peut-être ai-je tort de compenser un peu trop avec toi, que j'essaie de combler un manque affectif jusqu'à satiété, que mon comportement est puéril, absurde, mais est-il nécessaire de se justifier ? Non, je ne pense pas ; je te laisse seul juge ; d'aucuns me donneront le mauvais rôle, pas toi : je suis toi. Comme l'a dit un jeune auteur : « Tu n'es pas de moi, tu es à moitié moi. »

Je pourrai même rajouter, avec Philippe Claudel :

« Ce n'est pas ta vie qui est entre mes mains, mais la mienne qui est entre les tiennes. »

C'est vrai, lorsque je prends un peu de recul, que je suis comblé, que je ne veux pas que le temps s'écoule trop rapidement car il m'est, par définition, compté, tu es devenu mon horloge vitale : suspends tes minutes, tes secondes, que je puisse les savourer, m'en imprégner (le « Ô temps... ! » de Lamartine résonne toujours en moi).

Nous profitons de toi, avec maman, parce que tu es encore à nous, entièrement tributaire de nous : dès que tu marcheras, tu commenceras à

nous échapper, début d'une longue fuite... je te rattraperai (en chaise roulante, probablement !).

Ces jours-ci, en parallèle avec d'autres bouquins, je relis Luc Ferry, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*, un homme que j'admire depuis longtemps pour la limpidité de son discours, à mon avis le seul ministre de l'Éducation - lorsque j'étais prof - qui a résolument refusé de se battre contre les imbéciles au pouvoir. Pour moi, il conserve son statut de philosophe, qu'il incarne à merveille, et peut se permettre, confronté à la télé à un Monsieur Julliard, par exemple, de porter des jugements sereins sur notre société en déroute. Ce livre me ramène à l'étudiant en philo que j'ai été, avec la confirmation actuelle de ce que je comprenais grossièrement à l'époque, que Friedrich Nietzsche a été « le » penseur innovant de l'orée du XX^e siècle. Tu jugeras. J'espère de tout cœur que tu éprouveras autant de plaisir que ton père à la lecture de ces caractères exceptionnels, ceux qui nous revitalisent, qui nous aident à « penser notre vie et vivre notre pensée », comme l'a dit André Comte-Sponville.

Il fait partie des hommes que j'aurais aimé rencontrer, comme j'ai pu le faire avec Moravia, une chance unique dans ma vie de lambda philosophico-littéraire. C'était à Sassandra, déjà citée, en janvier 1977 (date notée sur la dédicace de son roman *Les Indifférents*), lors d'une entrevue fortuite au Campement hôtel du village ; j'avais lu tous ses livres, et j'ai reconnu ce port altier, ce visage d'aigle, assis avec un groupe d'Italiens (sa femme, cinéaste, et les techniciens). Je me renseigne auprès de la patronne, ancienne égérie de Pigalle, une *ex-pute* dit plus simplement, qui, feuilletant ses fiches tachées, s'exclame avec sa gouaille parisienne pétrie par l'alcool et le tabac : « Albert Monrovia ! J'ai trouvé ! » Émotion, travail d'approche, je me présente et... le dé clic : ils cherchaient à entrer en relation avec le chef *fanti*, ethnie ghanéenne de pêcheurs, que sa femme souhaitait filmer, je le connais, présentations, bref tout marche et à la fin, question de l'écrivain : « Comment faire pour vous remercier ? » et ma réponse spontanée : « Venez manger à la maison ! » Ainsi fut fait, repas conjugué de langoustes, de porc-épic et... de spaghettis carbonari préparés par le *maestro*. Véritable Cène où je me place à la droite de Dieu – jouissance absolue, entre la chère et le discours. Mon relationnel, réel ou rêvé, reste très éclectique ; je te le montre, en passant de Dieu au diable :

« Prendre les femmes pour ce qu'elles ne sont pas et les laisser pour ce qu'elles sont. »

Dixit Serge Gainsbourg, mon pote Gainsbarre, mon frère de cœur, de boisson, de poison ; je me sens proche de lui, être étrange et complice de cette vie qu'on imagine, qu'on éprouve sans l'expliquer. Il restera pour moi le contraire de la logique, le paradoxe de l'être humain, à la fois confus et limpide, homme de cœur et de haine, saturé d'amour et de vomi. Moi, quelque part, j'ai toujours aimé son côté éthylo-poétique, que j'ai parfois plagié, avec un penchant pervers pour Charles Bukowski, mon reflet démoniaque, humain, rien qu'humain.

À quoi bon te cacher cette face diabolique, celle de l'alcool, qui m'a toujours préoccupé ? Je t'en parlerai forcément.

10 mars

Maman et moi mangeons face à face, tu es sur ses genoux, tu me regardes et... tu éclates de rire, à plusieurs reprises ! Comme un homme qui se fout de la gueule d'un autre, vraiment, je suis sidéré, ta mère me sourit d'un air complice, et moi je fantasme peut-être : je te vois déjà adulte, à quatre mois, avec un demi-sourire presque sardonique, suivi de cette explosion pleine de sarcasme, déjà. C'est vrai, je dois projeter, mais quelle coïncidence. Pour moi ce n'est pas un hasard : je découvre la vie, c'est tout, ses premiers soubresauts, sa source, je suis émerveillé : *l'enfant, c'est moi*.

« L'homme a créé des dieux, mais le contraire me paraît improbable. »

Serge, encore. Tu auras toi aussi ta « crise de foi ». La mienne, attrapée dès l'adolescence, se soldera par une combinaison panthéiste (Nature), agnostique (Raison), souvent mêlée de superstition (Afrique). Tout cela mérite une courte explication. Selon le milieu où tu nais et grandis, on t'impose une religion, pour moi en l'occurrence le christianisme, on t'en fait suivre les préceptes sans pouvoir les contester. On te plonge dans le font baptismal catholique sans que tu aies envie de te baigner et on te sèche aux rayons magiques d'un Dieu éternel, libre, que tu n'as vu que sur la croix. Tu suis ton évolution incontournable de catéchisme, de la communion à la confirmation – pour moi, première rupture : le prêtre me gifle, je lui en colle une en retour. Ma mère, outrée, va s'excuser pour cet insupportable péché. Je continuerai d'aller à la messe... pour regarder les jeunes filles endimanchées.